

***Québécois et Autochtones : histoire commune, histoires croisées, histoires parallèles ?*, François-Olivier Dorais et Geneviève Nootens, dir. Éditions du Boréal, 2023, 278 p.**

Mathieu Boivin

Volume 53, numéro 2, 2025

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1116518ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1116518ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société Recherches autochtones au Québec

ISSN

2564-4947 (imprimé)

2564-4955 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, M. (2025). Compte rendu de [*Québécois et Autochtones : histoire commune, histoires croisées, histoires parallèles ?*, François-Olivier Dorais et Geneviève Nootens, dir. Éditions du Boréal, 2023, 278 p.] *Revue d'études autochtones*, 53(2), 140–142. <https://doi.org/10.7202/1116518ar>

© Mathieu Boivin, 2025



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

dans le cadre de l'écriture de ce livre. Il s'agit donc de l'appropriation d'un héritage culturel par une personne externe à ce groupe, qui l'utilise pour des fins personnelles. Ces pratiques dénotent un manque de considération envers le caractère sacré de la tradition orale et des personnes qui en sont les héritières légitimes. Ce genre d'approche fait replonger le lectorat dans l'époque sombre de la recherche colonisante dont les principes sont pourtant largement dénoncés, comme en témoigne le passage suivant extrait d'un autre ouvrage portant sur la tradition orale : « These tales now, as always, remain the cultural property of the four Wabanaki tribes. So, WOLIWONI! Thank you for reading them with respect ». (Mead et Neptune 2015 : 85)

S'il convient d'inciter les lecteurs au respect de la tradition orale des premiers peuples, cette demande devrait être interprétée davantage comme une injonction à l'endroit des auteurs et autrices, ainsi que des chercheurs et chercheuses qui travaillent avec ce matériel millénaire, sensible et précieux.

Edith Bélanger
 Doctorante en gouvernance
 traditionnelle autochtone
 UQAT – École d'études autochtones

Ouvrages cités

- Bear Nicholas, Andrea. 2008. « The Assault on Aboriginal Oral Traditions: Past and Present ». Dans *Aboriginal Oral Traditions: Theory, Practice, Ethics*. Sous la direction de Renée Hulan et Renate Eigenbrod, 13-44. Halifax : Fernwood Publishing.
- Bélanger, Edith. 2021. *Les arbres murmurent notre histoire*. Berthier-sur-Mer, Québec : La Plume d'Oie.
- Dana, Carol A., Margo Lukens et Conor M. Quinn. 2021. *Still They Remember Me*. Amherst : University of Massachusetts Press.
- Mead, Alice et Arnold Neptune. 2015. *Giants of The Dawnland: Ancient Wabanaki Tales*. South Portland, Maine : Loose Cannon Press.
- Mechling, W. H. 1914. *Malecite Tales*. Vol. Memoir 49. Anthropological Series 4. Ottawa : Government Printing Bureau.
- Paul, Patrick J. 2017. *Tales from a warm wigwam*. Tobique : Blurp.
- Polchies, M., A. Polchies, M. Tomah et J. Sacobie. 2015. *Kăloskapeyal naka*

kansohseyal atkohkakânāl. Canadian Association of University Teachers.

Sappier, Roche. 2017. *Glooscap Tales*. Woodstock : Chapel Street Editions.

Speck, Franck G. 1917. « Malecite Tales ». *The Journal of American Folklore* 30(118) : 479-485.

Spinney, A. M. 2010. *Passamaquoddy ceremonial songs: aesthetics and survival*. Amherst : University of Massachusetts Press.

Teeter, Karl V. et Philip S. LeSourd. 2009. *Tales from Maliseet Country: The Maliseet Texts of Karl V. Teeter*. Lincoln : University of Nebraska Press.

Wallis, Ruth Sawtell et Wilson D. Wallis. 1957. *Malecite Indians of New Brunswick*. Vol. 40. Anthropological Series 148. Ottawa : The Minister of Northern Affairs and National.



Québécois et Autochtones : Histoire commune, histoires croisées, histoires parallèles ?

François-Olivier Dorais et Geneviève Nootens, dir. Éditions du Boréal, 2023, 278 p.

L'OUVRAGE COLLECTIF dirigé par François-Olivier Dorais et Geneviève Nootens – respectivement professeurs d'histoire et de science politique à l'UQAC – présente une série de réflexions ouvertes sur le thème du traitement inégal et changeant de l'histoire du Québec, des peuples autochtones sur le territoire aujourd'hui connu comme étant le Québec et de l'histoire commune, partagée, ou distincte, des peuples québécois et autochtones. Pour ce faire, la voix est prêtée à des acteurs et actrices de différents domaines, scientifiques ou non, autochtones et allochtones, d'expériences variées.

Le livre se décline en dix chapitres, alternant entre des textes scientifiques et des transcriptions d'entretien entre interlocuteurs autochtones et allochtones. En introduction, le directeur et la directrice de l'ouvrage tentent une

synthèse de l'historiographie québécoise sous l'angle du « choc des récits historiques et des défis que pose la rencontre d'horizons qui ne peuvent demeurer étrangers l'un à l'autre mais qui ne peuvent pour autant être fusionnés, d'autorité, dans un récit unique » (Dorais et Nootens 2023 : 9). Cette mise en bouche révèle d'emblée des tensions manifestes – et problématiques – au sein de la société allochtone dans son rapport à l'histoire et aux communautés autochtones. Parmi les biais épistémologiques soulevés, on rappelle que les croyances en un évolutionnisme social, en la providence ou en la destinée manifeste ont maintes fois réduit les nations autochtones à des sociétés primitives vouées à disparaître. On souligne aussi que la volonté d'écrire un récit national cohérent, unifiant et positif se traduit souvent en un refus d'admettre quelque attitude néfaste d'un Québec colonisateur. Ces thèmes sont d'ailleurs repris plus en profondeur, et en nuances, dans les chapitres suivants.

Au second chapitre, Brian Gettler, professeur d'histoire à l'Université de Toronto, s'interroge sur les possibilités de faire une « histoire autochtone » ou « québécoise ». Il pose ses réflexions d'ordre sémantique et ontologique sur la définition même d'un « territoire national » québécois, sur l'ethnonyme collectif *Autochtone* désignant une multitude de personnes, de lieux et de nations comme un tout cohérent, et sur les possibilités de « déconstruire le récit dominant » afin d'aménager de l'espace pour la parole des Autochtones (Gettler 2023 : 24). Les réponses à ces questions demeurent volontairement flottantes ou inabouties, ouvrant la place à la remise en question et au dialogue avec le lectorat.

Les deux chapitres suivants transcrivent des entretiens avec la poétesse ilnue Marie-André Gill et l'activiste et diplomate kanien'kehá:ka (mohawk) Kenneth Deer. Ces discussions présentent les points de vue sensibles et éclairants d'une jeune actrice sociale remplie d'espoir pour une résurgence autochtone dans le récit de l'histoire et d'un aîné acteur et témoin des changements sociaux des dernières décennies,

confiant de la vérité qui émane des recherches qui servent à nous défaire « d'un peu de préjugés et d'ignorance » (Deer dans Roy-Grégoire 2023 : 97). Elles permettent d'apprécier l'apport concret que ces personnes qui névo-luent pas dans le monde scientifique peuvent amener à la recherche sur les plans philosophique, méthodologique et narratif.

Ensuite, Mathieu Arsenault, professeur d'histoire à l'Université de Montréal, propose une analyse attentive de l'historiographie québécoise au sujet des relations avec les premiers peuples. Son étude survole les différentes périodes historiques et s'attarde plus particulièrement à l'émergence des « études autochtones », intimement liée à la définition d'une identité nationale québécoise à partir des années 1950-1960. Il déboulonne ainsi plusieurs mythes façonnés ou entretenus par certains historiens – dont Marcel Trudel (1917-2011), Denis Vaugeois (1935-), Denys Delâge (1942-) –, anthropologues – Jacques Rousseau (1905-1970), Gilles Bibeau (1940-) – et ethnohistoriens – Bruce Trigger (1937-2006) – au fil du temps. Il conclut en offrant un plaidoyer pour l'étude des relations québéco-autochtones au XIX^e siècle. Ce chapitre est d'ailleurs suivi d'un entretien avec l'anthropologue et professeur émérite Gilles Bibeau qui, critiqué par Arsenault, défend, contextualise et nuance ses travaux.

Les derniers chapitres de l'ouvrage abordent des sujets plus précis ou appliqués de la recherche en histoire. Par exemple, au chapitre 7, le directeur du Bureau du Ndakina au Grand Conseil de la Nation W8ban-Aki (Abénakis) et candidat au doctorat en histoire David Bernard réfléchit à une méthodologie de recherche culturellement enracinée. Développant sa réflexion autour de l'Abaznodal – un panier de frêne tissé d'importance symbolique majeure pour les W8banakiak –, il file la métaphore pour mettre en valeur le caractère holistique que l'on reconnaît dans la production communautaire de l'objet et dans ses retombées économiques et culturelles. Cet exercice d'enracinement local de la méthodologie pourrait d'ailleurs se faire au sein

de chaque communauté, au cœur de chaque projet de recherche, afin que le projet grandisse en se nourrissant réellement du lieu, de l'humain et du non-humain qui lui servent de terreau.

Isabelle Bouchard, professeure en histoire à l'UQTR, étudie ensuite l'implication québécoise dans la colonisation en s'attardant à l'influence de l'institution municipale depuis le XIX^e siècle. Elle développe son argumentaire en présentant les cas de la communauté W8banaki d'Odanak – voisine des municipalités de Pierreville et de St-François-du-Lac – et de la communauté Kanien'kehá:ka de Kahnawá:ke – voisine de Châteauguay – qui ont toutes deux subi les pressions assimilatrices des communautés allochtones limitrophes.

Sébastien Brodeur-Girard, professeur à l'École d'études autochtones de l'UQAT, présente le dernier essai de l'ouvrage. Dans ce chapitre, il s'intéresse à la pratique adoptée par de nombreuses institutions d'énoncer une « reconnaissance territoriale » dans certaines communications officielles. Il en retrace les origines, ancrées dans une conception particulière des terres en tant que bien privé, et en présente certaines limites et critiques.

Enfin, en guise de conclusion, l'entretien avec le sociologue et professeur émérite Denys Delâge permet d'apprécier une sorte d'autohistoriographie, soit un exercice d'humilité où le chercheur revient sur ses propres origines disciplinaires et identitaires, retrace le fil de ses influences, de ses hypothèses et de ses aspirations et, le cas échéant, s'amende, nuance ou justifie ses thèses. Il y rend hommage à ses prédécesseurs – Marius Barbeau (1883-1969), frère Marie-Victorin (1885-1944), Léo-Paul Desrosiers (1896-1967), Fernand Braudel (1902-1985), Maurice Séguin (1918-1984) – et à ses contemporains, dont plusieurs sont disparus – Rémi Savard (1934-2019), Bruce Trigger (1937-2006), Sylvie Vincent (1941-2020), José Mailhot (1943-2021), Serge Bouchard (1947-2021), Georges E. Sioui (1948-), Elisabeth Kaine (1955-2022). Cet ultime chapitre n'offre ainsi ni synthèse ni fermeture. Au contraire, il ouvre des nouvelles questions, laisse

place à des ambiguïtés et renvoie à la possibilité – ou à la nécessité – perpétuelle de revisiter l'histoire et son récit. Il sert alors les objectifs de la direction du livre qui,

à défaut d'apporter des réponses complètes et définitives à ces questions, [...] espère contribuer à aménager un espace de dialogue entre historiographies et à ouvrir des pistes de réflexion quant aux conditions d'une conciliation des récits sans toutefois présumer de la possibilité d'une réconciliation. (Dorais et Nootens 2023 : 21)

L'exercice historiographique de cet ouvrage se veut certainement critique et déboulonne sans compromis certaines croyances populaires encore soutenues par des personnalités connues du monde politique, scientifique ou médiatique québécois. Or, il n'est pas pour autant récriminateur et ne prétend pas offrir une vérité qui supplanterait toutes celles qui ont prévalu précédemment. Au contraire, la différence de points de vue et d'expertises apporte certaines contradictions entre les auteurs. Celles-ci ne sont pas pour autant mises en tension, mais plutôt en dialogue. C'est le cas, notamment, lorsque l'historien Mathieu Arsenault étudie les méthodes et les ouvrages de l'anthropologue Gilles Bibeau ou du sociologue Denys Delâge. Son chapitre étant suivi d'entretiens avec ces deux doyens de la recherche historique en contextes autochtones, il est permis d'apprécier plus sensiblement leurs approches et leur humilité à l'égard de leurs travaux.

Dorais et Nootens admettent en ouverture, avec une teinte de regret, de ne pas être parvenus à donner une plus grande place à la voix des personnes autochtones dans ce collectif. Néanmoins, la contribution de celles qui se sont prêtées au jeu est fort appréciable. Elle permet notamment de rappeler que le vieil adage voulant que « l'histoire est écrite par les vainqueurs » est galvaudé et téléologique, voire malhonnête. Dans le cas de l'histoire des peuples autochtones et des québécois eurodescendants, cela supposerait qu'une guerre a été menée entre les deux groupes à l'issue de laquelle l'un d'eux serait sorti

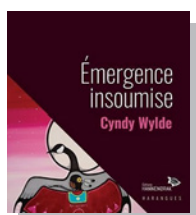
vainqueur. Or, comme le souligne Gill, il faudrait plutôt comprendre que

[l']histoire nous vient de certaines personnes qui savent écrire, qui ont écrit des pans de l'histoire avec certains intérêts en arrière-plan. Toute histoire est relative aux biais de celui ou celle qui l'écrit, de l'époque dans laquelle elle est écrite. (Gill dans Dubé 2023 : 50-51)

Sous cet angle, il semble possible d'étudier l'historiographie de manière plus sensible, ouverte, honnête, humble et intègre. Comme le rappelle Gill, il est aussi heureux que de plus en plus de personnes autochtones prennent la plume. Cela permet de réécrire l'histoire ou, plutôt, de toujours en ajouter des couches de faits, de sens, de compréhension et d'interrelations.

Mathieu Boivin

Doctorant en Sciences humaines appliquées
Université de Montréal



Émergence insoumise

Cyndy Wylde. Wendake, Éditions Hannenorak, 2024, 78 p.

PARU DANS LA COLLECTION « Harangues » aux Éditions Hannenorak en avril 2024, *Émergence insoumise* de Cyndy Wylde, Anicinapek de Pikogan et Atikamekw, professeure à la Faculté des sciences sociales de l'Université d'Ottawa, met en relief la discrimination systémique vécue par les femmes autochtones. Cyndy Wylde choisit d'embrasser son expérience personnelle et sa résistance pour écrire ce texte à la fois intime, dénonciateur et informatif. Elle amorce sa réflexion par une anecdote, lorsqu'elle se remémore le moment où elle attendait un taxi à Val-d'Or, en soirée, à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Invitée à sortir par le gardien de sécurité alors que la fermeture est imminente, elle rétorque : « Non, mais croyez-vous vraiment que moi, une femme des Premières Nations, je vais aller attendre seule, le soir, à Val-d'Or ? ». Et voilà ! Le

ton est donné à la troisième publication de cette collection sans compromis.

C'est ainsi que Cyndy Wylde amorce une profonde réflexion sur les problèmes de discrimination systémique vécus par les femmes autochtones et les Autochtones en général au Canada. Elle conjugue événements marquants et récit de ses expériences personnelles dans le système éducatif non autochtone, notamment au cégep, où la solitude et le racisme la déconcertent, pendant qu'éclate la « crise d'Oka » (résistance de Kanesatake), à l'été 1990. Les personnes lectrices saisiront les discriminations systémiques qu'elle a personnellement vécues. Parmi les anecdotes choquantes, elle raconte avoir été arrêtée six fois par la Sûreté du Québec (SQ), entre Grand-Remous et Louvicourt, alors qu'elle était en direction de sa communauté, cet été-là. Pour l'autrice, il ne fait aucun doute que son profil racial la rendait suspecte aux yeux des forces de l'ordre – pour ceux et celles qui veulent les nommer ainsi.

Nous découvrons comment, au fil de son parcours, l'autrice a persévéré malgré les embûches et s'est tournée vers des études en criminologie. Elle a consacré ensuite vingt-cinq ans de sa vie à Service correctionnel Canada. Elle a tenté de transformer le milieu carcéral, dans lequel elle constatait les conséquences désastreuses de la colonisation sur les populations autochtones, surreprésentées dans les prisons du pays. Après huit ans, en 1999, on lui a offert un poste stratégique afin de remédier à la situation. Malgré cela, elle s'indigne de la lenteur des transformations des pratiques dans son milieu. Elle arrive au constat que c'est toute la structure de la société qui pose problème : « [Les] Autochtones compaient pour 17 % de la population carcérale. Aujourd'hui, cette proportion est passée à plus de 30 % » (p. 30-31). Trop peu, trop tard, selon elle. Elle dénonce ainsi les politiques coloniales, le manque de soutien aux femmes, le peu de valeur accordé à leur parole, à leur humanité, l'absence de soutien à leur autodétermination, la prise de possession de leur territoire, etc. En un mot, si vous pensez prendre un

café calmement en lisant ce bouquin, ravisez-vous. Il est bref, mais poignant.

Et, en ce sens, à la lecture, nous pouvons rester sur notre faim. Les exemples concrets des discriminations vécues dans le milieu carcéral sont lacunaires, puisque l'autrice a prêté serment et ne peut divulguer certaines informations. Il y a bien sûr le cas du « pavillon D », réservé aux délinquants sexuels, où l'on envoyait systématiquement les Autochtones sans évaluation, ce qu'elle a dénoncé à maintes reprises sans obtenir de suivi de ses supérieurs. Pour en savoir plus, il est possible de lire la thèse de doctorat de Cyndy Wylde ou se référer aux nombreux rapports publiés par le Bureau du vérificateur général du Canada. Néanmoins, cette contrainte ne mine pas le texte. L'autrice choisit d'ouvrir sa réflexion à d'autres situations, notamment les cas des femmes et des filles disparues et assassinées, les nombreux rapports qui dénoncent les manœuvres coloniales des gouvernements au fil des années et les morts tragiques de Joyce Echaquan, de Cyndy Gladue, de Tina Fontaine, de Chantel Moore et de bien d'autres encore.

En préface, l'autrice dira s'adresser surtout aux jeunes des Premières Nations et aux autres personnes intéressées à plonger au cœur des enjeux vécus par les femmes autochtones. Elle souligne d'ailleurs que ses propres filles ont beaucoup plus de possibilités et vivent moins de discrimination que ce qu'elle a pu vivre elle-même en grandissant, ce qui donne de l'espoir. Le texte est court, équilibré entre le récit autobiographique et les informations factuelles. Sans verser dans l'analyse sociologique ni citer trop d'ouvrages, *Émergence insoumise* est un essai ancré dans l'expérience personnelle de l'autrice et saura assurément intéresser les jeunes des communautés, de même que beaucoup de Québécois. Le ton est bien mené entre résilience et colère contenue. Il témoigne de la lumière et de la force vive qui habitent les cœurs des femmes autochtones.

Caroline Nepton Hotte
Département d'histoire de l'art
Université du Québec à Montréal